

L'Église n'est décidément pas une entreprise

Réflexions sur son identité et son fonctionnement

« Nous allons désormais radicalement changer de paradigme ! » Celui qui s'exprime ainsi est le directeur pour la stratégie d'une des plus grandes missions protestantes contemporaines. Il s'adresse à l'ensemble des collaborateurs et partenaires que compte cette mission en Europe de l'Ouest. Nous sommes en 1998 et nous assistons médusés à un cours de marketing teinté de logique militaire, soucieux d'uniformiser les pratiques d'évangélisation au niveau mondial et obsédé par des questions de rentabilité. 1998, c'est la fin d'une décennie qui a vu les missions réorienter leurs ressources humaines vers l'ancien bloc de l'Est au motif inavouable qu'il y a plus de convertis par dollar investi en Russie ou en Ukraine qu'en France ou en Italie ! La logique paraît imparable, mais est-elle théologiquement défendable ? Nous ne le pensons pas.

Réduire la mission à une méthode et le lieu de son exercice, à un ratio, satisfait peut-être les stratèges mais trahit les desseins de Celui qui équipe et qui envoie. Cette conviction et d'autres observations sur ce que j'appelle le piège de la performance dans nos Églises évangéliques occidentales m'ont conduit à réfléchir à ce qu'est l'Église et comment son fonctionnement devrait être en cohérence avec son identité. J'ai exprimé mes convictions en la matière dans deux brefs articles publiés dans *les Cahiers de l'École Pastorale* :

- ✓ « Non à l'évangile de la performance ! », n° 115, 1^{er} trimestre 2020, p. 75-81
- ✓ « L'Église n'est (déjà) pas une entreprise... », n° 127, 1^{er} trimestre 2023, p. 87-92

Je propose donc de vous faire réfléchir à l'identité et au fonctionnement de l'Église avec un double souci : un bon ancrage biblique et une dimension pratique.

Le souci de la performance ne viendrait-il pas insensiblement contaminer nos communautés chrétiennes au point que, à l'instar de la société dans laquelle nous vivons, nous délaissions les vieux, les handicapés, les blessés de la vie, les timides ? Laissez-moi vous en convaincre par une histoire fictive mais vraisemblable.

Marguerite vient de fêter ses 78 ans. Elle, si engagée dans l'Église jusqu'à l'âge de 70 ans, voit année après année son champ d'action se rétrécir. Groupe de dames, école du dimanche, fête de Noël, chorale, études bibliques... elle n'a pas ménagé sa peine pour que la communauté vive pleinement, accueille chaleureusement, soutienne courageusement. Mais, l'âge avançant et la santé se dégradant —elle souffre d'arthrose et sa vue diminue— elle a peu à peu renoncé à tous ses engagements et n'a plus que la présence hebdomadaire au culte dominical pour entretenir les liens avec la communauté. En ce dimanche du mois janvier 2020, elle rentre chez elle le cœur lourd. L'Église était pleine —depuis l'arrivée du nouveau pasteur l'assistance croît de façon régulière— et le culte bienfaisant, mais elle a compris qu'elle n'avait plus vraiment sa place au sein de la communauté. Tout indique que la vie de l'Église est taillée sur mesure pour les bien-portants : seule la joie est de mise pendant la louange, les messages débouchent toujours sur des appels à l'engagement concret et quant aux annonces, c'est une liste d'activités qui toutes demandent énergie et compétences. Marguerite prend conscience, après avoir elle-même participé à ce « système », qu'il n'y a pas vraiment de place dans l'Église pour les personnes fragiles, malades, âgées, handicapées ou même timides. D'ailleurs, une chose ne trompe pas, le pasteur n'a de temps après le culte que pour les « actifs » : il y a tant à organiser et à régler dans une Église qui grandit !

Ce que Marguerite perçoit en vieillissant, c'est ce que je crois observer trop souvent : l'Évangile de la grâce se mue insensiblement en Évangile de la performance dans notre protestantisme militant. Notre insistance, justifiée, sur les conséquences pratiques de la foi, sur l'engagement concret du croyant dans l'Église nous rend perméables à une obsession contemporaine de toute notre société, la productivité.

- ☞ **Une Église, mais pour quoi faire ?**
- ☞ **La croissance de l'Église n'est pas d'abord une affaire d'hommes**
- ☞ **L'envoi en mission, une stratégie déroutante**

Une Église, mais pour quoi faire ?

Le premier indice de ce glissement, c'est notre façon trop pragmatique de considérer l'Église. Je vous invite à reconsidérer ce qu'est l'Église en tentant de répondre à une question très contemporaine : « Une Église, mais pour quoi faire ? »

Éphésiens 5.21-33

parce que vous avez la crainte de Christ, vous vous soumettez les uns aux autres,

22 vous femmes, en particulier, chacune à son mari, et cela par égard pour le Seigneur.

23 Le mari, en effet, est le chef de sa femme **comme Christ est la tête, le chef de l'Église qui est son corps et dont il est le Sauveur.**

24 **Mais comme l'Église se soumet à Christ**, qu'ainsi aussi la femme se soumette en toute circonstance à son mari.

25 Quant à vous, maris, que chacun de vous aime sa femme **comme Christ a aimé l'Église : il a donné sa vie pour elle**

26 **afin de la rendre digne de se tenir devant Dieu après l'avoir purifiée par sa Parole, comme par le bain nuptial.**

27 **Il a ainsi voulu se présenter cette Eglise à lui-même, rayonnante de beauté, sans tache, ni ride, ni aucun défaut, mais digne de se tenir devant Dieu et irréprochable.**

28 Voilà comment chaque mari doit aimer sa femme comme si elle était son propre corps : ainsi celui qui aime sa femme s'aime lui-même.

29 Car personne n'a jamais haï sa propre chair ; au contraire, chacun la nourrit et l'entoure de soins, **comme Christ le fait pour l'Église,**

30 **parce que nous sommes les membres de son corps.**

31 C'est pourquoi l'homme laissera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme et les deux ne feront plus qu'un.

32 **Il y a là un grand mystère : je parle de ce que je viens de dire au sujet de Christ et de l'Église.**

33 Quant à vous, que chaque mari aime sa femme comme lui-même, et que chaque femme témoigne un profond respect à son mari.

Henri, un peu plus de cinquante ans, cuisinier de profession, converti depuis plus de 20 ans, me dit : « Etienne, je préfère ne pas trop m'engager dans l'Église. J'en ai trop vu au cours des années et j'ai été déçu. Je lis ma Bible, je prie le Seigneur, je viens de temps à autre au

culte et cela me suffit. » Je suis alors un pasteur, j'ai moins de trente ans et je me heurte pour la première fois à un discours que j'entendrai maintes et maintes fois au cours du ministère alors que j'essaie d'encourager des croyants à rejoindre une Église ou à s'investir dans celle qu'ils fréquentent.

Au fond, de différentes manières, ils me renvoient tous cette question : « Une Église, mais pour quoi faire ? ». L'interrogation est souvent un prétexte pour fuir tout engagement communautaire et revêt parfois les habits commodes d'une appartenance suffisante à l'Église 'véritable' et opportunément invisible qui regroupe tous les enfants de Dieu. Cette interrogation est aussi assez souvent l'expression d'une souffrance, d'une déception que l'on n'a pas su surmonter. Telle personne s'est engagée vaillamment dans la communauté fort d'un idéal élevé. Quand elle a pris la mesure de la réalité, des mesquineries qui émaillent la vie communautaire, des tensions parfois vives entre frères et sœurs, des conflits mal réglés qui alourdissent l'atmosphère, en un mot du péché auquel les chrétiens donnent encore souvent prise, elle s'est retirée soit en quittant l'Église locale soit en réduisant au minimum son implication spirituelle et émotionnelle.

C'est exactement ce qui est arrivé à Henri. Peu après une conversion marquante – il a été instantanément délivré de sa dépendance à l'alcool et il a vu sa femme libérée d'une possession démoniaque – il a été témoin d'une division sévère qui a conduit de nombreux frères et sœurs à changer de trottoir dans leur petite ville pour éviter de se saluer. Henri en a été si affecté qu'il a pris du recul et qu'il a rejoint la cohorte, nombreuse, des déçus de l'Église. Alors, pour justifier son éloignement, il a mis en question la réelle utilité de la communauté.

Son pragmatisme rejoint une préoccupation plus générale de la société où tout se jauge à l'aune de l'utilité et de l'efficacité. Mais l'importance de l'Église se mesure-t-elle à son efficacité ?

- 1) une question plutôt déplacée, car l'Église est d'abord une affaire d'amour
- 2) une question assez risquée, car l'Église est ensuite une invention redoutable
- 3) une question trop limitée, car l'Église est enfin un lieu d'espérance

1. Une question plutôt déplacée, car l'Église est d'abord une affaire d'amour

La question de l'utilité de l'Église n'est pas illégitime – nous en reparlerons -, mais traduit une vision erronée de l'Église quand c'est la première question (et parfois la seule) qui est posée à son endroit. Imagine-t-on une fiancée ou une épouse s'interroger en des termes aussi terre-à-terre sur l'intérêt qu'il y aurait à partager ou à continuer à partager sa vie avec l'élu de son cœur ? Nul doute que nous y entendrions l'expression d'un malaise quant à l'amour que l'homme et la femme concernés se portent. Quand l'amour délaisse le langage de l'admiration, de l'envie de plaire, de la gratuité et du don de soi pour emprunter celui des intérêts immédiats et de la seule utilité, soit il se meurt soit il n'a jamais réellement existé.

Certes, me direz-vous, il s'agit d'une image et il est bien connu qu'il faut éviter de prêcher à partir d'elles. C'est généralement vrai sauf quand le texte biblique utilise lui-même l'illustration et entremêle de façon aussi étroite l'amour du Christ pour l'Église et celui du mari pour sa femme. Il fait ainsi écho aux nombreux passages prophétiques où Dieu compare tantôt tendrement tantôt jalousement la relation qu'il a avec son peuple à celle d'un époux avec sa femme (Es 54.5-8, PDV) :

5 Car celui qui t'a faite est ton époux :

L'Éternel des armées est son nom ;

Et ton rédempteur est le Saint d'Israël.

Il se nomme Dieu de toute la terre ;

6 Car l'Éternel te rappelle Comme une femme abandonnée

Dont l'esprit est affligé.

La compagne de jeunesse peut-elle être répudiée ?

Dit ton Dieu.

7 Un court instant

Je t'avais abandonnée,

Mais avec une grande compassion

Je te recueillerai ;

8 Dans un débordement d'indignation,

Je t'avais un instant dérobé ma face,

Mais avec un amour éternel

J'aurai compassion de toi,

Dit ton rédempteur, l'Éternel.

Paul, inspiré par l'Esprit, est si convaincu que l'amour conjugal est une parabole vivante des liens qui unissent le Christ à l'Église qu'après avoir cité le texte fondateur du mariage (v. 31), il a cette conclusion à certains égards énigmatique : « ce mystère est grand, je dis cela par rapport à Christ et à l'Église » (v. 32). Dans son commentaire sur « La lettre aux Éphésiens », John Stott écrit :

Il n'y a aucune raison de penser que cette réflexion ne s'applique pas en premier lieu au caractère profond et sacré de l'union sexuelle. Mais Paul s'empresse de passer à son symbolisme encore plus profond : *je dis cela par rapport à Christ et à l'Église*. [...] Il considère donc l'union conjugale comme un merveilleux modèle de l'union de l'Église en et avec Christ¹.

Si vous ajoutez à cela que l'amour du Christ pour son Église est infiniment plus fort et plus parfait qu'aucun amour d'homme pour sa femme – le NT a cette expression proprement géniale « l'Église de Dieu qu'il s'est acquise par son propre sang » (Ac 20.28b) -, alors vous comprenez que l'Église n'est pas une question d'intérêt ou d'utilité mais d'amour dans le sens le plus profond du terme. Et, à moins d'avoir perdu la flamme de votre amour, vous ne dites pas à celui qui vous a aimé au point de prendre votre mort pour vous donner sa vie et qui vous précise tout au long des pages de sa révélation qu'il a fait de vous un peuple : « Une Église, Seigneur, mais pour quoi faire ? » Vous comprenez ce qu'il y a de déplacé et même d'inquiétant dans une interrogation aussi triviale.

Outre les fuites et les souffrances déjà évoquées, il est une autre façon de vivre l'Église qui n'honore pas le Christ qui l'a amené à l'existence par le don de l'Esprit, c'est d'en faire prioritairement un programme ; un programme passionnant, envahissant, éreintant mais seulement un programme ; une succession de rencontres qu'il faut caser dans un agenda déjà chargé. Si nous n'y prêtons pas garde, l'Église ne sera bientôt plus au mieux qu'un élément de vie en concurrence avec nos nécessaires loisirs, au pire une religiosité des œuvres qui ne dit pas son nom. N'entendez-vous pas l'avertissement solennel du Christ glorifié à l'Église d'Éphèse, celle justement qui a reçu une si belle description des liens entre le Seigneur et son Église (Ap 2.2-5) ? :

2 Je connais tes œuvres, ton travail et ta persévérance. Je le sais, tu ne peux supporter les méchants, tu as éprouvé ceux qui se disent apôtres

¹ John Stott, *La Lettre aux Éphésiens : vers une nouvelle société*, Mulhouse, Grâce et Vérité, 1995, pp. 227s.

et ne le sont pas, et tu les as trouvés menteurs.

3 Tu as de la persévérance, tu as souffert à cause de mon nom et tu ne t'es pas lassé.

4 Mais j'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour.

5 Souviens-toi donc d'où tu es tombé, repens-toi et pratique tes premières œuvres, sinon je viendrai à toi et j'écarterai ton chandelier de sa place, à moins que tu ne te repentes.

Une Église, pour quoi faire ? La première réponse à apporter à cette question n'est résolument pas pragmatique.

☞ **L'Église n'est pas d'abord le lieu d'un faire, mais d'un laisser faire. Le lieu où nous sommes aimés par le Christ et où nous nous abandonnons à cet amour.**

Et c'est là à mon sens que se loge pour toute Église l'impératif missionnaire laissé par Jésus « Allez, faites de toutes les nations des disciples... ». C'est bien parce que nous sommes aimés de lui et qu'en Église nous apprenons concrètement ce qu'aimer et être aimé veut dire que nous sommes préparés à accueillir, à témoigner, à faire des disciples (1 pour 10 000).

2. Une question assez risquée, car l'Église est ensuite une invention redoutable

Une fois les choses remises à leur place, aimer et se laisser aimer d'abord, agir ensuite, la question « Une Église, pour quoi faire ? » garde toute sa légitimité et trouve une réponse claire dans notre texte. Mais sommes-nous prêts à l'entendre ?

Un psychologue original, membre de l'Église dont j'étais le pasteur, avait parfois une façon dérangeante de répondre aux questions les plus ordinaires. Au rituel « Comment ça va ? », il lui arrivait de répondre : « Tu as vraiment envie de le savoir ? » Il pointait ainsi nos incohérences et notre fréquente surdité. Nous posons des questions, mais nous ne sommes pas toujours prêts à entendre des réponses autres que convenues.

Or justement la réponse à notre question est tout sauf convenue. Si je faisais un sondage parmi vous en demandant « à quoi sert l'Église ? » comme je l'ai fait pour un week-end de réflexion sur « Bâtir un projet d'Église » dans une autre communauté, nous serions sûrement surpris par la variété des réponses. Pour les uns, l'Église serait là pour

évangéliser ; pour d'autres, elle serait là pour enseigner la bonne doctrine ; pour d'autres encore, elle serait là pour adorer Dieu ; et pour beaucoup qui n'oseraient le formuler, elle serait surtout là pour leur faire du bien. Mais peu penseraient à indiquer qu'elle est aussi là pour les déranger, les remettre en question, en un mot les former et les transformer.

A quoi fais-je donc référence en parlant ainsi ? Très exactement à ce que dit Paul quand il écrit :

le Christ a aimé l'Église et s'est livré lui-même pour elle,
26 **afin de la sanctifier (rendre digne d'être à Dieu, BFC)** après l'avoir purifiée par l'eau et la parole,
27 pour faire paraître devant lui cette Église glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable, mais sainte et sans défaut.

Je précise sans m'y attarder que l'expression « après l'avoir purifiée par l'eau et la parole » fait sans doute référence à la purification initiale qui s'opère lorsque nous nous repentons et croyons en Jésus, une purification symbolisée par l'eau du baptême et accompagnée par la confession de foi du candidat au baptême.

Mais revenons à l'œuvre de sanctification à laquelle le Christ dans son amour se livre. Selon John Stott, il s'agit du « processus présent par lequel Christ rend son épouse sainte dans son caractère et sa conduite par la puissance de l'Esprit qui habite en elle »². Il convient d'ajouter que ce processus touche chacun des membres de son corps, car la sanctification est une exigence que l'Écriture adresse à chacun individuellement quand elle dit par exemple « Recherchez la paix avec tous, **et la sanctification** sans laquelle personne ne verra la Seigneur » (Hé 12.14). Et, pour revenir à Ephésiens, ce processus n'est pas superflu quand vous considérez que le but du seigneur est de préparer une Église « glorieuse, sans tache, ni ride, ni rien de semblable » (v. 27). Et l'apôtre ajoute : « mais sainte et sans défaut ». Autant dire qu'il y a du travail, car selon l'expression de John Stott, « sur terre, l'Église est souvent vêtue de haillons et de loques, elle est souillée et laide, méprisée et persécutée »³.

Si j'avais le temps, je vous décrirais en termes concrets les haillons et les loques, la souillure et la laideur qui caractérisent les Églises en

² *op. cit.*, p. 225.

³ *Ibidem*

général et nos Églises évangéliques en particulier. En aurais-je le temps que je risquerais de vous accabler. Permettez-moi simplement de vous dire un mot de telle Église locale dont le pasteur me disait avec souffrance : « Tu sais, Etienne, tout paraît normal dans la communauté, on célèbre le culte ensemble, on partage le repas du Seigneur, mais j'ai découvert que les familles ne se parlaient plus. Ce qui m'a alerté, c'est l'absence totale de communion au-delà du culte dominical. Personne n'invite personne, moi-même je n'ai jamais été accueilli à aucune table en 9 ans de ministère ! En fait, de vieilles querelles n'ont jamais été réglées et continuent à empoisonner l'atmosphère, mais personne ne veut y faire face et les régler. » Serez-vous surpris si je vous dis que cette Église stagne, que son pasteur l'a quittée et qu'elle n'a trouvé aucun berger pour prendre soin d'elle ?

La sanctification n'est pas un vain mot. L'Église n'est pas sainte en soi, pas plus qu'aucun de nous ne l'est. Sans œuvre exigeante de l'Esprit en nos cœurs, sans accueil des autres avec leur richesse bienfaisante et leurs manies irritantes, sans apprentissage du pardon, il n'y a pas de vie d'Église qui vaille la peine et surtout d'Église digne de Celui qui l'a aimée au point de donner sa vie pour elle. Et j'emprunte à un auteur dont j'apprécie la lucidité et la qualité de l'écriture l'expression « l'Église est une redoutable invention ». On la retrouve dans un sous-chapitre intitulé « Je suis destiné à faire la fête avec mes ennemis »⁴. Voici ce qu'il dit des gens mécontents qui se plaignent de leur Église :

Vous réaliserez quelque chose que vous trouverez d'abord difficile à croire : bien que ces gens aient une liste de choses qu'ils veulent changer – la louange, l'enseignement, les dirigeants, le responsable de jeunesse ou le piano – en réalité, ces questions ne sont pas au cœur du problème. Si toutes ces choses étaient réglées immédiatement, ils trouveraient aussitôt quelque chose d'autre. Non, le véritable problème, ce sont les relations. Et c'est une tragédie.

C'est une tragédie parce qu'il est bien probable que lorsque nous irons au ciel, nous découvrirons qu'il n'était pas d'une importance capitale que nous soyons dans une méga-église ou dans une chapelle de cinquante places ; nous comprendrons que Dieu se réjouit de la louange, qu'on utilise un rétroprojecteur ou qu'on ait des livres de cantiques ; et le ciel n'a jamais vraiment retenu son souffle en attendant de savoir si

⁴ Rob Parsons, *Ce que j'aurais aimé apprendre plus tôt*, Saint-Légier (Suisse), Éditions Emmaüs, 2001, pp. 59ss.

nous enlèverions la vieille chaire et la remplacerions par une plateforme bien éclairée. Mais si nous ne luttons pas pour maintenir l'unité dans nos Églises, il est impossible que nous n'éprouvions pas de la honte quand nous le rencontrerons. Car c'est cela qui a de l'importance pour lui⁵.

NB : les épîtres qui parlent plus de la transformation de notre sale caractère que de l'évangélisation du monde, car l'une est la condition de l'autre.

☞ **Une Église pour quoi faire ? Pour nous bousculer, nous remettre en question. Un lieu où, aimé par le Seigneur, nous sommes formés et transformés à son image ce qui est rarement une affaire indolore.**

S'il y a un domaine où nos communautés ont des progrès à faire, c'est dans celui du pardon. Autant dans l'offre du pardon à ceux que nous avons individuellement ou collectivement offensé que dans l'accueil du pardon de ceux qui nous ont offensés.

Je reste perplexe devant le peu de place que nous faisons après la conversion à cette exigence chrétienne si souvent répétée par le Seigneur. Quand donc exerçons-nous, dans la vie de l'Église, la confession des péchés préalable indispensable à l'octroi et à l'accueil du pardon ? Souvenez-vous de ce qu'écrit l'apôtre Jacques (5.13-16) :

13 Quelqu'un parmi vous est-il dans la souffrance ? Qu'il prie. Quelqu'un est-il dans la joie ? Qu'il chante des cantiques.

14 Quelqu'un parmi vous est-il malade ? Qu'il appelle les anciens de l'Église, et que ceux-ci prient pour lui, en l'oignant d'huile au nom du Seigneur ;

15 la prière de la foi sauvera le malade, et le Seigneur le relèvera ; et s'il a commis des péchés, il lui sera pardonné.

16 Confessez donc vos péchés les uns aux autres, et priez les uns pour les autres, afin que vous soyez guéris. La prière agissante du juste a une grande efficacité.

Une petite histoire tirée de la grande en dira plus long que bien des discours :

En 1498, Lorsque Louis XII, duc d'Orléans, est devenu roi de France, ceux qui l'avaient combattu furent pris d'une grande frayeur. Qu'allait-il leur arriver ? D'autant qu'on disait que le roi avait mis une croix à

⁵ *Ibid.*, p.61-62.

l'encre rouge en face de chacun de leur nom. N'y tenant plus, l'un d'eux, Duplessis-Mornay, demanda une audience à Louis XII et s'informa du sort qu'il allait réserver à lui et ses amis. Le roi s'étonna que lui fût posée semblable question. Qui donc avait pu faire penser à ses sujets qu'un traitement particulier serait réservé à certains d'entre eux ?

- Enfin Sire, n'est-il pas vrai que vous avez marqué nos noms d'une croix rouge ?

- C'est l'exacte vérité, répondit Louis XII.

- Pourquoi cette marque je vous prie ?

- Uniquement, dit le roi, pour me remémorer cette parole de Jésus :

« Je t'ai remis toute ta dette parce que tu m'en avais supplié » (Mt 18.32). Ne faut-il pas aussi avoir pitié ? Allez, Monsieur Duplessis, le roi de France a oublié les injures qui ont été faites au Duc d'Orléans⁶.

Et si vous aussi vous preniez le temps de mettre des croix rouges dans votre carnet d'adresses pour ensuite aller voir le frère ou la sœur en vue de lui offrir votre pardon, à cause de ce que Jésus-Christ a fait pour vous. La démarche est coûteuse, mais elle est pleine d'une promesse de joie et de bénédiction.

L'Église n'est pas la communauté rêvée que nous appelons de nos vœux, elle est la communauté aimée par le Christ qu'il façonne pour la préparer au banquet des noces de l'Agneau.

3. Une question trop limitée, car l'Église est enfin un lieu d'espérance

Aussi légitime soit la question de l'utilité de l'Église une fois que nous avons reconnu qu'elle est d'abord une affaire d'amour, il convient immédiatement de préciser qu'on ne peut la réduire à cette dimension présente. En effet, la sanctification à laquelle procède le Seigneur n'est pas simple exigence d'un Dieu saint, c'est la préparation d'une étape à venir qui a l'éternité pour horizon. Paul précise aux Éphésiens que le Seigneur la sanctifie « pour faire paraître devant lui cette Église glorieuse » (v. 27). Tout l'enjeu du processus de sanctification, de ces ajustements douloureux, de cette transformation coûteuse, c'est un rendez-vous divin qui nous introduira à la félicité éternelle. Voilà qui éclaire d'un autre jour la vie de l'Église à laquelle nous sommes conviés.

⁶ Tiré de Lucien Clerc, *Reflets de la vérité*, histoire 135, p. 109.

Les incompréhensions inévitables, les frustrations répétées, les blessures pénibles, les pardons exigeants ne sont pas condamnés à se répéter sans fin (juste 70 x 7 fois !). Le Seigneur est à l'œuvre en nos cœurs par l'Esprit, il est souverain sur l'histoire du monde qui nous entoure et son retour béni ne saurait tarder.

Cette perspective est propre à modifier toute notre vision présente. Ce qui est difficilement supportable quand nous n'en voyons pas la fin devient acceptable quand nous savons qu'une autre réalité nous attend. C'est toute la différence qu'il y a entre les douleurs d'une maladie incurable et celles d'un accouchement. Les unes mènent à la mort tandis que les autres mènent à la vie. Elles n'en sont pas moins intolérables si j'en crois les témoignages qui m'ont été rendu, mais leur issue modifie toute la perspective ce qui explique qu'une femme finit généralement par oublier la souffrance subie pour se lancer dans l'aventure d'une nouvelle grossesse. Cette différence se caractérise par un mot simple : le sens. Il y a du sens à souffrir pour donner la vie alors que c'est l'absurdité, voire la révolte, qui domine l'épreuve de la maladie. Ainsi en est-il de la vie de l'Église, souvent décevante, parfois blessante, toujours exigeante, elle garde malgré tout pleinement son sens car elle est préparation à une réalité plus glorieuse, l'entrée dans la présence bénie et éternelle de notre Seigneur.

Ce sens a un nom en théologie, celui d'espérance. Un mot qui ne fait plus partie du vocabulaire courant d'un monde qui, tournant le dos à Dieu, est allé de désillusions en désespoir. Un monde qui, pour se dédouaner de sa perte d'espérance, a tenté de se justifier en mettant en cause l'espérance chrétienne en parlant de la religion comme d'un opium du peuple. Sa critique a touché juste quand elle a pointé l'usage politique que l'Église a fait de l'espérance pour maintenir les populations dans l'ignorance et la misère. Mais une critique déplacée quand elle a aussi mis en cause ce ressort indispensable de la vie que Paul traduit en ces termes dans l'épître aux Romains (8.18-25) :

18 J'estime qu'il n'y a pas de commune mesure entre les souffrances du temps présent et la gloire à venir qui sera révélée pour nous.

19 Aussi la création attend-elle avec un ardent désir la révélation des fils de Dieu.

20 Car la création a été soumise à la vanité — non de son gré, mais à cause de celui qui l'y a soumise —

21 avec une espérance : cette même création sera libérée de la servitude de la corruption, pour avoir part à la liberté glorieuse des enfants de Dieu.

22 Or, nous savons que, jusqu'à ce jour, la création tout entière soupire et souffre les douleurs de l'enfantement.

23 Bien plus : nous aussi, qui avons les prémices de l'Esprit, nous aussi nous soupirons en nous-mêmes, en attendant l'adoption, la rédemption de notre corps.

24 Car c'est en espérance que nous avons été sauvés. Or, l'espérance qu'on voit n'est plus espérance : ce qu'on voit, peut-on l'espérer encore ?

25 Mais si nous espérons ce que nous ne voyons pas, nous l'attendons avec persévérance.

Et il conclut plus loin par l'une des plus belles et plus précieuses promesses de l'Écriture (8.35-39) :

35 Qui nous séparera de l'amour de Christ ? La tribulation, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou le dénuement, ou le péril, ou l'épée ?

36 Selon qu'il est écrit : A cause de toi, l'on nous met à mort tout le jour. On nous considère comme des brebis qu'on égorge.

37 Mais dans toutes ces choses, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés.

38 Car je suis persuadé que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les dominations, ni le présent, ni l'avenir,

39 ni les puissances, ni les êtres d'en-haut, ni ceux d'en-bas, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu en Christ-Jésus notre Seigneur.

Or le lieu par excellence où l'espérance se nourrit, se chante, se proclame, c'est l'Église, cette Église que le Seigneur prépare pour le jour de son retour. Vouloir réduire l'Église à sa seule utilité immédiate, c'est lui enlever une dimension vitale pour notre foi. Où dans ce monde trouverons-nous une communauté humaine, imparfaite certes, mais aimante malgré tout, qui sera à nos côtés quand l'épreuve s'abat, que la tempête gronde ? Une communauté qui fera place à ceux qui n'ont pas d'utilité économique et sociale, aux handicapés, aux sans-papiers, aux personnes âgées. Une communauté qui trouve en son Seigneur et en l'espérance qu'il suscite la force de persévérer et de rester debout dans un monde en déroute.

☞ **Une Église pour quoi faire ? Pour nourrir notre espérance, nous donner la force de persévérer. Un lieu où, rassuré par le**

Seigneur, nous pouvons accueillir les blessés de la vie, les perdus de notre monde.

Et c'est ici, vous l'aurez compris, que l'Église, poste avancé du Royaume de Dieu, témoigne de l'amour de Dieu et de l'espérance qui l'habite en tendant la main aux blessés de la vie, à ceux qui errent sur les routes de l'Europe, à ceux qui se retrouvent sans domicile, à ceux qui ont faim, à ceux qui sont esclaves d'addictions destructrices... Un mot sur Marcel Georgel d'Opération Mobilisation et son travail à Nantes pour sortir les prostituées des réseaux qui en font des esclaves.

Quand les responsables de la communauté vous décevront, qu'un frère ou une sœur vous blessera, que votre Église vous paraîtra mal en point ou que l'épreuve vous donnera envie de la quitter, souvenez-vous qu'elle ne vaut pas pour son utilité mais pour le prix que le Seigneur a payé pour la faire naître et la faire croître. Il l'aime quand bien même *elle est souvent vêtue de haillons et de loques, souillée et laide, méprisée et persécutée*. La fuir n'est pas une solution et surtout c'est oublier que le Seigneur ne vient pas seulement vous chercher vous seul avec votre Bible et votre piété, mais nous ensemble avec notre amour imparfait dont il se charge de gommer taches et rides pour que le banquet soit une vraie fête.

☞ **Une Église pour quoi faire ? Pour vous laisser aimer, pour vous sanctifier et pour vous faire paraître devant lui. L'Église, c'est le lieu où il vous a donné rendez-vous et où il a choisi de vous transformer à son image. On ne tourne pas le dos à une telle manifestation d'amour.**

L'obsession de la productivité

Je disais en introduction avec l'histoire de Marguerite que l'Évangile de la grâce se mue insensiblement en Évangile de la performance dans notre protestantisme militant où notre insistance, justifiée, sur les conséquences pratiques de la foi, sur l'engagement concret du croyant dans l'Église, nous rendait perméables à une obsession contemporaine de toute notre société, la productivité.

Le temps de travail hebdomadaire a certes diminué (35h au lieu de 39 ou 40h/semaine) mais nous devons faire plus en moins de temps. Nos carrières devraient être plus longues, mais les jeunes générations sont embauchées tardivement et les quinquas sont dégages précocement.

Autrement dit, le marché du travail donne la priorité aux salariés performants, c'est-à-dire aux bien-portants entre trente et cinquante ans. Et notre société, si l'on fait exception de quelques dispositifs particuliers (avantages financiers accordés aux employeurs de travailleurs handicapés par exemple), préfère payer l'inactivité à favoriser l'emploi ! Sous des apparences paradoxales, c'est bien la même recherche de productivité qui est à l'œuvre : il vaut mieux être jeune, diplômé et en bonne santé si l'on veut un emploi. Le revers de la médaille, ce sont les jeunes chômeurs condamnés à vivre d'expédients, les décrochés (du domicile conjugal ou du marché du travail, et cela va souvent de pair) touchés par la misère sociale et souvent affective et les personnes âgées abandonnées à leur triste solitude. Nous mesurons mal, ou nous ne voulons pas voir, le drame de nos contemporains qui crèvent de solitude dans une société hyper connectée. La multiplication des sites de rencontre pour tous les âges, toutes les situations, toutes les sexualités dit quelque chose de la difficulté à entrer et à rester en relation. Même l'intimité est frappée par l'exigence de performance : gare à celui ou celle qui est en panne par traumatisme, mauvaise santé ou âge avancé !

Enfants de lumière, mais aussi de leur siècle

Rien de tel évidemment dans nos Églises !? Nous aimerions le croire mais l'expérience m'a appris que les enfants de lumière sont aussi des enfants de leur siècle et qu'ils en ont, sauf grâce particulière, les qualités et les défauts. Je suis bien placé à l'Institut Biblique de Nogent pour savoir que nos futurs pasteurs et missionnaires ont souvent les fragilités de leurs contemporains : itinéraires familiaux chaotiques, traumatismes divers, adolescence prolongée... Ils seraient donc étonnants que nos Églises échappent totalement aux travers du monde environnant. Je pense à tel pasteur qui, soucieux de limiter la contribution financière de sa communauté à son union d'Églises, voulait exclure du nombre de membres à prendre en compte dans les statistiques ecclésiales les personnes de plus 80 ans au motif qu'« elles n'apportent plus rien à l'Église ». Je pense aussi à tous les timides de nos Églises à qui nos réunions de prière, souvent bavardes, donnent le sentiment que leur piété est nulle car ils n'osent pas s'exprimer à haute voix. Je pense à toutes les Marguerite et à tous les Henri qui se sentent délaissés parce que seule compte l'activité concrète, prise de parole en public, organisation d'événements, bénévolat, responsabilités... dans la

vie de nos communautés. Je pense aussi à tous les blessés de la vie qui aimeraient tant faire plus pour les autres mais sont limités par leurs souffrances chroniques, leur anxiété paralysante ou l'énergie qu'ils doivent consacrer pour survivre, et dont ils n'osent plus parler depuis qu'on leur a fait comprendre qu'il suffit de croire pour avoir la victoire ! Et que dire des endeuillés, des divorcés, des licenciés, des sans-papiers... qui ne trouvent ni réconfort ni droit de soupirer dans nos cultes agités où la joie tient lieu de registre unique et obligé lors des temps d'adoration !

Le souci pastoral d'efficacité

Le pasteur lui-même peut se laisser gagner par le souci d'une certaine efficacité dans tous les aspects de son ministère. Et particulièrement dans l'accompagnement des personnes en crise, s'il se met à penser

« problème à résoudre » plutôt que « frère ou sœur à écouter et à soutenir ». La tentation est d'autant plus forte qu'elle a une double raison pour s'exercer : 1) les problèmes sont innombrables et c'est gratifiant de contribuer à les résoudre ; 2) le monde dans lequel nous vivons n'aime rien tant que classer, ordonner, résoudre pour éviter de faire face aux mystères qu'il ne peut sonder : l'amour plus fort que la mort, l'horreur du mal, la création... Eugene Peterson dont je m'inspire ici a écrit :

Si les bergers deviennent complices pour considérer tout enfant comme un problème à résoudre, tout conjoint comme un problème à aborder, tout affrontement de personnes à la chorale ou au comité comme un problème à régler, ils renoncent à leur travail le plus important, qui est d'inspirer l'adoration dans le brouhaha de la vie quotidienne, de découvrir la présence de la croix dans les paradoxes et le chaos entre les dimanches, d'attirer l'attention sur la « splendeur de l'ordinaire » et, par-dessus tout, d'enseigner à mener une vie de prière à nos amis et compagnons de pèlerinage⁷.

Quelques conseils pratiques

L'Évangile doit rester celui de Jésus-Christ et ne prendre ni la couleur de la prospérité ni celle de la performance dans l'Église. Pour nous y aider, voici quelques suggestions pratiques :

⁷ Eugene PETERSON, *Un cœur de berger, un retour vers l'art de l'accompagnement spirituel*, Québec, La Clairière, 2005, p. 72.

- ✓ Entourons d'un plus grand honneur ceux des membres du corps qui en ont moins dans notre société : les personnes âgées, handicapées... Une façon simple de le faire, c'est de souhaiter leur anniversaire au moment des annonces, de se préoccuper particulièrement d'elles lors des moments festifs en proposant d'aller les chercher ou d'apporter la part de repas qu'elle devrait apporter lors des agapes.
- ✓ Valorisons leur contribution à la vie de l'Église, l'intercession fidèle, l'affection partagée, la joie manifestée, la persévérance démontrée. Une façon simple de le faire, c'est de commencer à s'assurer qu'elles reçoivent les nouvelles de l'Église dans un format adapté, de veiller à les inclure dans un ministère d'intercession, d'encouragement par courrier ou téléphone, d'hospitalité si elles ont la force de recevoir pour un goûter.
- ✓ Offrons-leur ce que nous avons de plus précieux, du temps pour les écouter et de la disponibilité pour leur donner un coup de main (une ampoule à changer, une petite fuite à réparer, une course à faire). Et soyons plusieurs dans la communauté à prendre ce temps. Ce qui pourrait être lourd pour le seul pasteur deviendra léger si 3 ou 4 se relaient pour que cette personne soit régulièrement visitée !
- ✓ Encourageons la jeune génération à aller à la rencontre de l'ancienne. A l'approche de Noël ou en début d'année, pourquoi ne pas consacrer une rencontre du groupe de jeunes à aller en petites délégations avec une fleur, une boîte de biscuits, un petit cadeau rencontrer les aînés. Ce pourrait être l'occasion d'échanges édifiants si les jeunes demandaient à cette occasion un témoignage ou quelques conseils à ce frère ou à cette sœur âgée.